

La longue nuit de Gao Ming

« Plus rien ne nous appartient [...]. Ils nous enlèveront jusqu'à notre nom : et si nous voulons le conserver, nous devons trouver en nous la force nécessaire pour que derrière ce nom, quelque chose de nous, de ce que nous étions, subsiste. »

Primo Levi, « Si c'est un homme »

Un village, Juin 2020

Xiao Mei façonnait la terre de kaolin à la main, comme ses ancêtres avant elle. La même terre, pour la même envie. Assise sur un tabouret minuscule, la vieille femme faisait tourner une boule d'argile sans forme, et sous une douce pression de ses doigts, la matière encore molle prenait forme. L'objet s'éveillait peu à peu. L'ovale d'un vase ou d'une jarre, il était encore trop tôt pour le dire, Xiao Mei elle-même n'en était pas encore tout-à-fait sûre, plus tard seulement, elle en aurait l'idée.

– « La terre était naissance », comme Xiao Mei aimait à le répéter.

Les jours où ses mains étaient trop fatiguées, Xiao Mei ne touchait pas la terre. Elle s'isolait à l'abri du vent, sous le petit appentis en bois attendant à la maison, pour peindre les vases commencés les matinées précédentes. Elle peignait la céramique fraîchement cuite au four. Les caractères s'épalaient patiemment sur une verticale parfaite. Une natte de bambou, qu'elle avait tressée elle-même, la protégeait du soleil brûlant de juin.

Voyant le jour avancer, elle se redressa doucement et jeta un coup d'œil en direction du chemin tortueux qui menait le voyageur à sa maison. Ses innombrables virages l'étiraient jusqu'à l'horizon, et permettaient à la vieille femme d'apercevoir, bien longtemps avant qu'il ne passe devant chez elle, l'ami familier ou l'improbable visiteur. Ce soir, c'est Chan qu'elle guettait, la tendre épouse de son fils Gao Ming. La jeune femme rentrait de la rizière toujours un peu avant la tombée de la nuit, trottant entre les flaques d'eau. Xiao Mei reconnaissait, au premier regard, sa silhouette svelte et musclée, ainsi que la courbe de son ventre fraîchement arrondi.

– Ma petite Chan, la fille que je n'ai jamais eue, pensait Xiao Mei. Ton pas décidé montre ta vaillance au travail. Quand je te vois ainsi, une fierté immense me remplit le cœur. Mais je suis déjà triste de devoir te perdre, mon enfant. Tu portes l'enfant de Gao Ming, mon fils adoré. Ta famille est à fonder, la vie est encore devant toi, et un jour prochain, Gao Ming et toi quitterez cette maison.

Sur ces pensées, Xiao Mei rentra pour préparer le repas du soir. Quelques raviolis à la viande, cuits à la vapeur. Chan allait la rejoindre dans quelques minutes, ce serait l'occasion pour les deux femmes de passer un moment à échanger sur leurs journées. Debout à sa table, les yeux de Xiao Mei oscillaient entre la pâte qu'elle malaxait de ses mains, et la petite porte située face à elle, la porte de l'unique chambre de la maison d'où s'échappaient, de temps à autres, les toussotements étouffés d'un malade. Cette porte restait jour et nuit désespérément fermée, fermée sur son fils Gao Ming et sur sa vie. Xiao Mei le visitait une fois par jour tout au plus, pour ne pas le fatiguer.

Gao Ming était rentré de la ville quelques jours auparavant. Une ville lointaine, où sa mère n'était jamais allée. Un endroit presque imaginaire à ses yeux et dont elle ne connaissait que le nom. Quelques syllabes répétées à l'infini lorsqu'elle pensait à lui, aucune photo des lieux, pas une branche à laquelle se raccrocher, une source d'inquiétude permanente. Gao Ming avait quitté son village vers la fin du mois de janvier. Tous les ans à cette même période, il s'exilait loin de sa mère et de son épouse. Il s'engageait comme ouvrier dans le bâtiment, proposant ses services à la journée ; cela lui permettait de gagner un peu d'argent et d'améliorer le quotidien de sa famille pour le reste de l'année. Le travail était facile à trouver et pas trop mal payé. Il se positionnait le matin devant les points de passage habituels des entrepreneurs : un rond-point, le parking d'un supermarché, l'entrée d'une voie d'autoroute. Une foule de travailleurs dans laquelle Gao Ming se noyait. Il n'attendait pas bien longtemps en général avant qu'on vînt le solliciter. Le pays avait besoin de bras, partout on construisait des villes. Gao Ming acceptait les offres sans négocier.

Cinq mois que les deux femmes attendaient son retour, cinq longs mois pendant lesquels elles étaient restées sans nouvelle de lui, pas un mot, juste une lettre reçue à son arrivée là-bas, et puis plus rien. Xiao Mei avait guetté le moindre voyageur venant à passer devant sa maison. Peut-être saurait-il lui dire où était son enfant ? Pendant tout ce temps, ses yeux n'avaient plus quitté le bord du chemin. De l'appentis où elle continuait malgré tout à travailler la terre et à peindre, de la fenêtre de sa cuisine quand elle préparait les repas, ou simplement assise sur son petit tabouret dans sa cour, Xiao Mei surveillait les moindres allées et venues. Au fil des jours, son espoir s'amenuisa. Plus aucun réconfort ne fut attendu. Xiao Mei continua pourtant à guetter afin de savoir, savoir pour comprendre et continuer à vivre.

Et puis un jour, Gao Ming était rentré.

– A-t-il demandé à te voir, Xiao Mei ? A-t-il parlé de moi ? commença Chan avec empressement. Elle était à peine rentrée des champs qu'elle questionnait déjà la vieille femme sur la santé de son mari.

– Il ne m'a pas appelée de la journée... répondit Xiao Mei, tête baissée.

Le regard de Chan s'assombrit. L'énergie, qui lui avait fait presser le pas sur le chemin pour arriver plus vite, l'avait quittée. Elle posa son chapeau, délaça ses sandales et s'assit sur le seuil de la porte pour reprendre ses esprits.

– Nous reparlera-t-il un jour Xiao Mei ?

– Je ne le sais pas, ma fille. Allons le voir maintenant, nous dînerons plus tard. Peut-être ce soir, acceptera-t-il de tout nous raconter ?

A présent, la nuit était tombée sur la campagne. Un vent frais s'était levé sur la plaine. Son souffle avait doucement enveloppé la maison des deux femmes, et la nature alentour en bruissait de plaisir comme si, enfin libérée de l'interminable succession de jours écrasés de soleil, elle retrouvait la saveur d'un plaisir oublié. Les hauts bambous de la cour entrechoquaient leurs tiges asséchées dans un fracas inhabituel, donnant l'impression d'une danse effrénée, à laquelle seul le retour du matin mettrait fin. Xiao Mei sentit alors que le monde autour d'elle était en train de changer. Elle remonta le col de sa blouse, puis saisit délicatement la main de Chan pour l'inviter à la suivre. Les deux femmes poussèrent timidement la porte de la chambre où le fils et l'époux se reposait.

Plongé dans l'obscurité, Gao Ming à demi-conscient reposait là les yeux clos. Il sentait à ses côtés les deux femmes, mais n'avait pas encore la force de leur parler. Une fièvre puissante embrumait son esprit qui, privé du sommeil réparateur auquel tout malade aspirait, versait peu à peu dans la démence. Gao Ming vivait un long songe d'insomnie, et dans son délire, il parlait parfois pour lui-même, répétant à l'infini les histoires que les murs muets de sa prison criaient en sourdine. Nuit après nuit, Xiao Mei et Chan s'agenouillaient sans bruit à son chevet et, patiemment, attendaient que les mots lui vinrent. Elles collectaient religieusement tous ceux qui

venaient à tomber de sa bouche, puis une fois ressorties de la chambre, dans le silence de la nuit, elles tentaient de les assembler telles les pièces d'un puzzle sacré. Calmement, elles reconstituaient, a posteriori, les dernières semaines de la vie de Gao Ming, sans qu'il ne se sentît obligé d'avouer quoi que ce fût. Le jeune homme avait perdu toute notion de la réalité. Était-ce le jour ou la nuit ? Était-il en train de rêver ou s'adressait-il à sa mère et à son épouse comme on le fait lorsque l'on revient d'un long voyage ? Ses lèvres balbutiaient les mots indicibles de la fin d'un monde, la porte ombragée du royaume des tyrans était grande ouverte. Il s'en échappait des hurlements de loups, de faunes, et de démons. Gao Ming s'en était évadé en courant, un flot de paroles incompréhensibles coulaient de ses lèvres à présent. Xiao Mei et Chan sortaient souvent effrayées de sa chambre. Un océan de désespoir s'ouvrait devant elles, un abîme de souffrance dans lequel le fils et l'époux s'était noyé.

Gao Ming avait enfin ouvert les yeux. Il se redressa péniblement dans son lit pour s'asseoir – ses bras affaiblis ne le supportaient guère – et appuya son dos décharné contre le mur.

Puis, il parla.

– Le mal m'avait saisi le soir au dortoir des travailleurs, quelques jours seulement après mon arrivée à la ville. Des douleurs aigües me tordaient la poitrine. Un compagnon m'emmena à l'hôpital, où une foule immense était rassemblée. « C'est un virus, un virus qu'on ne connaît pas ! » criaient des voix affolées. Épuisé, je me couchai dans la cour à même le sol et attendis. Au petit matin, on me réveilla pour m'ausculter. Le docteur m'avait seulement dit que j'étais contaminé. On me mit dans une salle à l'écart, je devins un pestiféré, l'homme que l'on ne devait plus approcher. On referma sur moi la porte d'une chambre commune, et je perdis connaissance. Je restai deux semaines un pied sur chacune des rives du fleuve, mais finalement, la vie n'en avait pas encore fini avec moi. Elle m'avait retenu par les cheveux pour me ramener dans le monde des vivants.

Xiao Mei bondit de sa chaise en levant les bras.

– Mais toi Gao Ming, tu t'en étais sorti ! répondit-elle en lui caressant la joue. Comme le jour où la rivière t'avait happé dans sa gueule pour te recracher plusieurs kilomètres après le village, dans les eaux boueuses dont personne ne réchappait ! Toi tu en étais revenu ! Rien ne pourra jamais te détruire !

Gao Ming esquissa un léger sourire devant l'enthousiasme de sa mère, puis son regard s'assombrit à nouveau.

– A mon réveil, les murs blancs de l'hôpital avaient fait place aux barreaux d'une geôle immonde d'où suintait la douleur. Je n'étais pas seul. A mes côtés, d'autres bougres, des anonymes dont personne ne remarquerait l'absence. Le virus chez les pauvres s'était répandu comme une traînée de poudre. Il ne fallait plus sortir. Les plus riches, ceux dont la disparition aurait fait grand bruit, avaient eu la chance d'être rendus à leur famille. On avait scellé les portes de leurs appartements et de leurs maisons afin que personne ne sache. Le gouvernement détestait les mauvaises nouvelles, il ne fallait pas que nous parlions. Le pays réclamait le silence sur ce point. Le pays devait survivre avant tout. On chasserait les malades, on ferait taire les hommes, on les dépouillerait de leur parole afin que nul ne témoigne. Nous étions des dizaines enfermés à attendre, tels des insectes dans un bocal. Les fenêtres de la pièce avaient été bouchées. Quelques ampoules, çà et là, pendaient des hauts plafonds, éclairant d'une lumière terne les visages de mes codétenus. On nous avait dit que tout le monde serait bien traité, qu'ils ne laisseraient personne sans nourriture et sans eau. J'entendais des hurlements au loin. Des coups aussi. Personne ne s'occupait de nous ici, on ne nous soignait pas. Pas un docteur pour nous venir en aide. Les plus résistants guérissaient seuls. Mais pour les autres... De temps à autres, quelqu'un ouvrait la porte et nous lançait une nourriture immonde. Et nous y rampions tel des cafards.

– T’ont-ils frappé toi aussi Gao Ming ?! questionna Xiao Mei, tremblante.

Gao Ming releva les manches de sa chemise et lui montra ses poignets. De profondes traces de chaînes témoignaient à sa place. La vieille femme saisit les mains de son fils et les serra en silence. Tête baissée, Xiao Mei pleura. Elle se sentait coupable de la condition de Gao Ming. N’était-il pas parti à la ville pour les nourrir elle et Chan ?

– Parfois, on venait chercher l’un d’entre nous pour l’interroger. Tous n’en revenaient pas. On tentait de nous intimider, on nous interdisait de prononcer le nom du virus. Ceux qui posaient trop de questions étaient passés à tabac. Ceux qui ne se pliaient pas aux règles disparaissaient. Il fallait nous rééduquer, nous devions oublier ce que l’on nous avait dit à l’hôpital, nous convaincre que tout allait bien. Les censeurs étaient violents. Ils nous faisaient culpabiliser. Ils nous disaient que le pays avait besoin de notre aide pour se relever, et qu’il devait passer avant toute chose. Qu’on lui faisait du mal en voulant sortir d’ici. Qu’on le desservait et qu’ils savaient quoi faire aux mauvais citoyens. Le mot de traître fut prononcé.

Gao Ming marqua un temps d’arrêt pour retrouver son calme, puis il reprit.

– Je n’ai pas eu d’autres choix que de m’enfuir, ma mère, continua-t-il. Je suis devenu un fugitif. Chaque jour je crains pour toi, pour Chan, plus que pour moi-même. Il nous faudra sûrement quitter ce village, on nous connaît trop bien ici. Ils pourraient nous retrouver.

– Qui, mon fils ? l’interrompit Xiao Mei en relevant la tête.

– Les hommes qui m’ont emprisonné. On me cherchera partout pour me faire taire.

– A présent dormons Gao Ming, il est tard. Tu es en sécurité ici, conclut la mère.

Chan était assise dans le coin de la pièce et gardait le silence. Elle observait son mari brisé, dont ne subsistaient que des éclats. Des fragments de lui-même tout au plus. Chan espérait que l’enfant à venir les recollerait de ses mains.

Xiao Mei et Chan se retirèrent sans bruit de la chambre. La nuit était tombée sur la maisonnée, et le ciel d’été scintillait de mille étoiles. Seule la lune, pleine et ronde ce soir-là, rivalisait avec leur beauté magistrale. La vieille femme se frotta les yeux en pensant que ce n’était qu’un mauvais rêve, et que personne ne viendrait chercher son fils. Gao Ming avait toujours eu cette tendance à l’inquiétude, se rassura-t-elle. Dans quelques jours on n’entendrait plus parler de ces histoires. Xiao Mei était rassurée d’enfin connaître la vérité, elle se coucha et de sa main décharnée, releva le drap sur ses épaules.

Au même moment, un halo de lumière s’alluma au loin sur le chemin. Dans la cour de la maison, les bambous recommencèrent à claquer, comme pour prévenir d’un danger. Deux hommes, chaussés de lourdes bottes, approchaient. Leur marche était militaire, et leurs semelles battaient la poussière en silence. Ces hommes ne parlaient pas, ils gardaient leurs mâchoires serrées, regardant droit devant eux, avec la dangerosité de ceux qui connaissaient leur devoir. D’ici peu, ils seraient arrivés devant la maison de Xiao Mei.

La nuit fut longue et courte ce jour-là, elle fut une fin et un commencement.

Le monde d’après était en marche, il avançait d’un pas décidé à travers la rizière.

Xiao Mei ne l’avait pas entendu arriver, mais au petit matin, elle comprendrait.

(14695 signes)